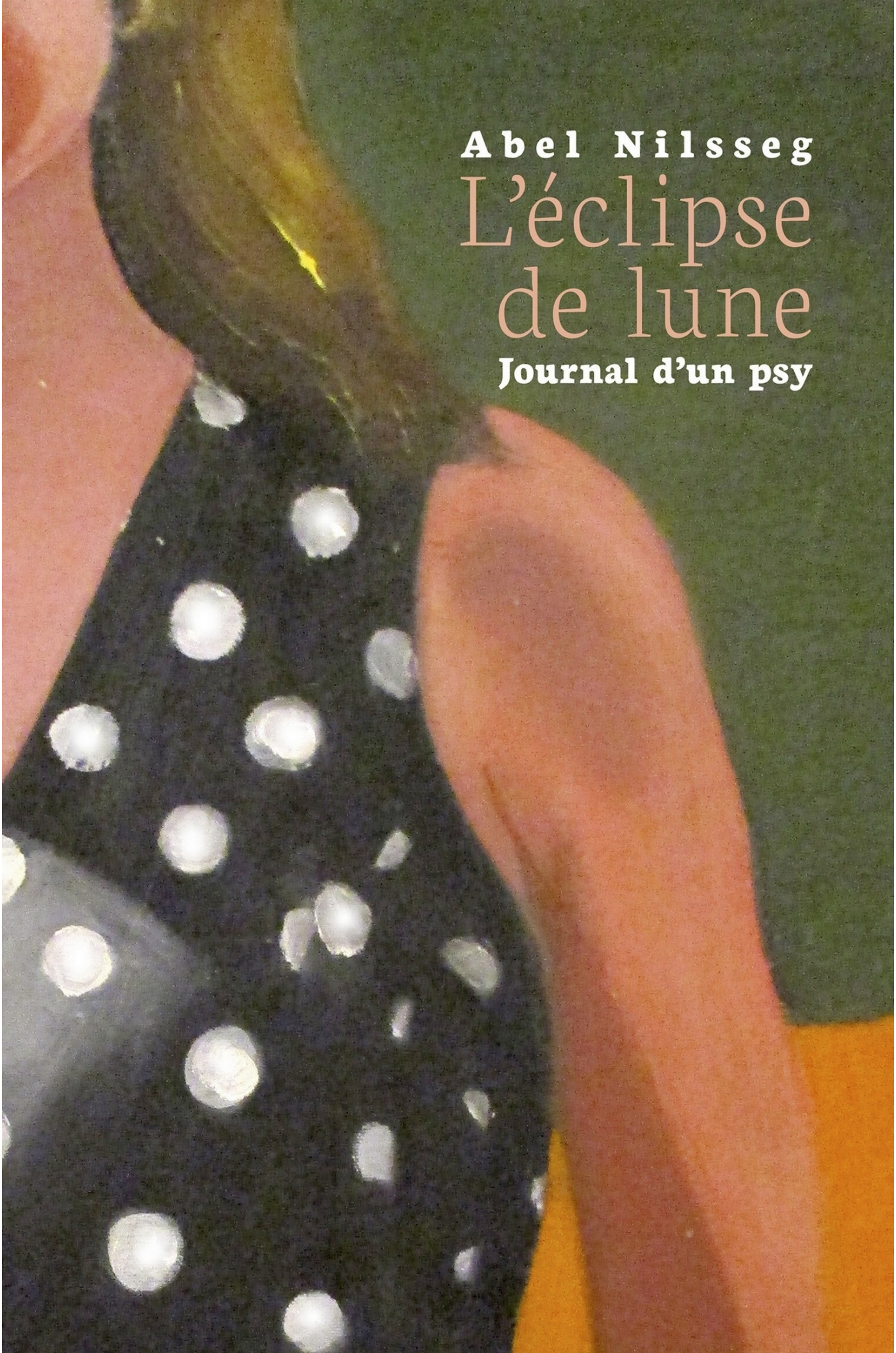


Abel Nilsseg

L'éclipse de lune

Journal d'un psy

Abel NILSSEG

L'éclipse de lune

Journal d'un psy

© Abel NILSSEG, 2026

ISBN numérique : 979-10-262-1073-3

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la femme qui a inspiré ce roman

À l’éditeur

CHAPITRE I

Elle était revenue. J'avais gardé le souvenir d'une femme menue, discrète, à l'air placide, le regard vif, précise dans ses mots et ses gestes. Elle n'avait pas changé. Sauf, la coiffure, peut-être, avec la même blondeur naturellement lisse, mais plus longue. À l'époque, c'est-à-dire il y a bientôt trois ans, ce qui avait motivé sa consultation psychothérapique portait sur son couple. Il s'agissait d'une relation singulière. Lui, de quelques années plus âgé qu'elle, était danois. Il était divorcé, père de deux grands enfants, un garçon et une fille, et vivait dans son pays. Quant à elle, d'origine italienne, elle résidait à Paris avec sa fille âgée de treize ans issue de son mariage défait. Ils entretenaient ainsi un lien épisodique mais, du reste, apparemment solide depuis près de neuf ans. Leur relation connaissait quelques difficultés. Je me souviens qu'il m'avait été difficile d'évaluer ses sentiments éprouvés à l'égard de son compagnon. Néanmoins, il émanait de ses dires comme un mélange indéfini d'affection, d'attachement, d'habitude et de compassion. En revanche, ce qui paraissait plus sûr, c'était le fait que, pour sa part, cet homme lui témoignait un sincère penchant amoureux. Elle n'avait pas tardé à me confier les difficultés sexuelles de son compagnon afin de s'enquérir des éventuelles causes et remèdes. Par ailleurs, elle m'avait également parlé des tracas que lui causait sa fille, une jeune adolescente manifestement surdouée et dont les mauvais résultats scolaires, selon ses dires, lui faisaient redouter un échec à venir. Elle m'avait consulté durant plusieurs semaines en faisant preuve d'assiduité. Nos échanges s'avéraient riches et fructueux. En l'occurrence, elle avait notamment pu se faire une opinion sur son couple avec lucidité et pertinence. De fait, cet homme, vis-à-vis duquel elle admettait ne plus avoir de véritable sentiment amoureux, remplaçait son père qu'elle n'avait pas connu. Ainsi, leur relation sans passion lui offrait la sécurité affective qu'elle avait toujours souhaitée. Son métier de formatrice qu'elle exerçait sous forme de missions lui assurait des conditions de vie confortables. Au cours de toutes ces années passées avec son compagnon, elle avait fait l'expérience de la vie commune. Sa fille et elle avaient quitté Paris pour le rejoindre et partager son toit. Elle avait inscrit sa fille au collège français de Copenhague. Quant à elle, elle avait trouvé un emploi d'enseignante à temps partiel. Elle avait entretenu de bonnes relations avec la famille et les amis de son hôte et noué quelques liens amicaux. Et si le dépaysement ne s'était pas véritablement fait sentir, ce qu'elle avait décrit de son existence d'expatriée semblait pour le moins avoir été

agréable. Néanmoins, et sans trop pouvoir expliquer sa motivation, elle avait dû renoncer à ce projet six mois plus tard. Ainsi, avait-elle quitté le Danemark pour réintégrer avec sa fille le domicile parisien. Quant à son activité professionnelle, de nouvelles missions de formatrice lui avaient été opportunément confiées. Nos entretiens m'avaient également permis de d'appréhender quelques bribes de sa vie passée. En l'occurrence, elle vouait un attachement touchant à sa mère défunte ; et ses premières années vécues seule avec elle avaient été, sans nul doute, les meilleures. Sa mère était une femme menue, comme elle, issue d'un milieu modeste, sans beaucoup d'instruction. Elle n'en demeurait pas moins attentionnée, veillant à l'éducation de sa fille unique. Elle était employée par la mairie de son village, situé au sud de la France, au service d'entretien de l'école communale. Son naturel réservé mais digne et posé conférait au foyer un attrait serein. Or, autour de ses cinq ans, l'arrivée de celui qui deviendra son beau-père aura pour effet de briser à jamais ce climat. Elle refusait de se considérer comme une « Cosette ». Pour autant, cet homme rustre et grossier (comme un caillou brut) dans ses meilleurs jours, brutal voire violent sous les effets de l'alcool le reste du temps, intimait sans vergogne ni culpabilité la tension à la maison. Enfin, j'aurais pu en savoir davantage si nos séances ne s'étaient pas prématurément interrompues. Car, sans explication, elle ne se présenta pas à son dernier rendez-vous. Sa « disparition » m'avait laissé dans une vague perplexité. Et je ne pensais pas un jour la revoir.

Elle m'avait recontacté par téléphone quelques jours auparavant. Notre communication hertzienne ne m'aurait d'ailleurs pas intrigué si la tonalité chantante de sa voix n'avait pas trahi sa bonne humeur à l'idée de renouer avec ma consultation. Elle était arrivée en avance. Et sa physionomie affichait un air faussement détaché, avec un sourire contenu, le regard toujours vif. Sa mise était simple et soignée. Elle portait avec naturel un corsage échancré bleu et un pantalon de velours marron. J'avais oublié sa façon habituelle de s'encombrer de sacs pour se donner une contenance. Elle avait pris place dans la salle d'attente. Et son maintien bien droit assise au bord de sa chaise lui donnait des allures d'enfant sage. Elle attendait patiemment son tour et le temps semblait s'écouler sans qu'elle n'y prête de l'importance. Une curieuse impression m'avait saisi en la recevant. J'en étais même un peu mal à l'aise. Et, par la suite, si j'avais même pu écourter la séance, je n'aurais pas hésité à le faire. De fait, et après un court instant, je prenais conscience, contrairement à sa première démarche, qu'elle n'avait cette fois-ci aucune demande. Elle était venue non pas pour elle, ni pour

son compagnon, et pas non plus pour sa fille ; mais pour moi ? En cette circonstance, je ne parvenais pas encore à m'en convaincre. Aussi, je feignais d'ignorer cette éventualité en m'obligeant à conserver une attitude professionnelle. Certes, elle se montrait aimable. Et, un léger sourire aux lèvres, elle se tenait devant moi, sans bouger. Elle attendait manifestement que je parle, gardant tranquillement le silence. Alors, déconcerté, je m'efforçais de masquer mon trouble en prenant la parole. Je l'invitais donc à me dire ce qui l'avait conduite à me consulter à nouveau. Mais elle restait muette à ma question. Je n'en saurai pas davantage concernant ce qui l'avait poussée à interrompre ses séances lors de sa première démarche. Toutefois, je n'avais perçu chez elle ni caprice, ni coquetterie. Il n'y avait pas de chichis dans ses manières délicates. Son expression lumineuse revêtait même parfois la naïveté de l'enfant curieux. Elle était une femme à la fois secrète et énigmatique, et à la fois franche, sans fioriture dans l'attitude. Je poursuivais alors mon investigation en l'interrogeant sur sa vie. À l’évidence, elle aurait préféré se tenir en retrait, à m'observer et me laisser parler. Mais, de mauvaise grâce, elle avait finalement daigné se livrer. Du reste, ses réponses seront brèves et évasives. Sa fille avait grandi mais ses problèmes scolaires étaient restés intacts. Elle semblait apparemment satisfaite de ses missions professionnelles. Quant à sa relation de couple, elle fera en sorte d'éluder le sujet. Mais j'avais cru comprendre que l'ennui avait peu à peu pris le pas sur l'intérêt qu'elle pouvait porter à son compagnon et que la monotonie de leurs retrouvailles épisodiques avait gagné son enthousiasme depuis déjà longtemps éteint. Mais sans le dire clairement, elle ne restait pas moins liée à lui, cet homme qui avait, semble-t-il, un attrait moins réel que symbolique. J'aurai pu continuer à l'interroger en me montrant systématique et persévérant. Cependant, il s'avérait vain d'insister. Car, à l'évidence, parler d'elle n'était pas la raison de sa présence à ma consultation. Aussi, et après un silence soutenu, c'est elle, à son tour, qui, non sans me surprendre, s'invitera à me questionner. Et, cette initiative, certes cavalière bien que mesurée, allait autrement orienter la séance. À cet égard, il était habile de sa part de feindre l'innocence pour évoquer des futilités me concernant : depuis un détail sur ma tenue, ma veste dont elle disait aimer la couleur, jusqu'à s'enquérir de la marque de ma montre qu'elle trouvait jolie. Il s'instaurait dès lors un climat singulier entre nous, aux confins de l'ambiguïté et de la complicité. Et cette situation créée par ses soins, située entre l'aisance décontractée que permet le bistrot et la tension pesante de la consultation vide, générait à cet instant, pour ma part, un certain embarras. Pour cette raison, sans trop savoir quelle attitude la plus juste adopter, je m'efforçais

de me tenir prudemment à la distance qu'exigeait ma position de médecin. Je déployais alors tous les artifices d'usage propres à la profession afin de maintenir le cadre de la consultation. Ainsi, avais-je tenté, tout d'abord, de reprendre les rênes de l'entretien en l'interrogeant à nouveau sur son passé et son présent. De mon côté, il s'agissait avant tout, moins d'en savoir davantage sur elle que de redonner une dynamique plus cohérente à la séance. Or, elle avait dû, je pense, percevoir le stratagème ; et, concédant à me répondre, elle n'en était pas moins déconcertante. De parti pris aimable et parfois souriant, elle livrait sans conviction, par bribes éparses et décousues, des éléments de sa vie qui ne permettaient aucunement de construire une conversation. Et mes questions tombaient une à une à plat, d'une manière déconcertante. J'esquissais ensuite quelque attitude creuse pour recentrer son attention. Tour à tour, j'évoquais des banalités sans conséquence : les conditions climatiques, des faits de l'actualité, des événements artistiques ou culturels à découvrir, autant de suggestions que j'avais pu lui faire. Mais, celles-ci n'aboutissaient pas davantage à un échange fourni. Et mon entreprise s'avérait stérile. Ainsi, de me sentir, pour la première fois, curieusement ridicule à exercer mon métier. J'aurais pu certes aussi aborder frontalement la raison véritable de sa présence à ma consultation. Mais, je m'en sentais incapable. Car, s'était instaurée malgré moi une situation dans laquelle je n'étais plus acteur dans mon rôle de médecin. De fait, et sans m'en rendre compte vraiment, elle avait peu à peu pris le pas sur nos échanges. Et, dorénavant, c'est elle qui aura les commandes de l'entretien : elle menait la danse. En effet, elle était parvenue à me détourner de ma fonction de médecin. Mais son jeu était subtil et délicat. Elle savait notamment jusqu'où elle pouvait aller dans sa démarche sans se démasquer. De la sorte, elle alternait des petites taquineries ou provocations visant à me déstabiliser avec des remarques flatteuses à me donner un instant l'illusion de reprendre la main sur la séance. Ainsi, s'était établi un nouveau rapport situé à mi-chemin entre la dérisoire conversation de salon et la camaraderie légère de cour de récréation. Elle me troublait incidemment à en perdre mon latin. Ainsi, le bien-être indéfini et ambigu que procurait cette situation me poussait avec complaisance à adopter peu à peu une attitude de soumission. Sans le lui dire, je me surprenais même à éprouver une sorte de volupté à me faire prendre à son jeu. Ainsi désarmé, je me trouvais face à elle ; et, elle, je le supposais, savourait secrètement sa victoire. Dès lors, j'avais durablement acquis à son insu la quasi-certitude qu'elle n'était pas revenue pour rencontrer le médecin. En l'occurrence, chaque détail de son attitude et de ses propos me conduisait à me forger plus qu'une intime conviction. Une quasi-

certitude m'habitait, en effet, concernant ses intentions ; et même si, encore une fois, la situation professionnelle m'empêchait de répondre à ce qui s'avérait être des avances à peine déguisées. Aussi, j'aurais pu l'inciter à mettre un terme à sa démarche et l'inviter – ou non — à poursuivre autrement nos entrevues. Or, plutôt que de la démasquer en la poussant à abattre ses cartes, pour ensuite lui tendre la main au risque de déchoir, j'avais choisi de continuer à feindre d'ignorer ses plus intimes intentions. Il me plaisait certes aussi et sans perfidie de découvrir au fil du temps le procédé qu'elle allait mettre en œuvre pour parvenir à ses fins, c'est-à-dire me faire renoncer à mon statut de médecin vis-à-vis d'elle à la faveur d'une place offerte à l'homme, celui qu'elle semblait avoir choisi de séduire. Et le ton badin qu'elle continuera à employer par la suite bien que toujours d'une manière contrôlée mettra définitivement à sac toutes nouvelles tentatives de ma part pour rétablir la situation dans le sens professionnel. La consultation ne sera plus qu'un simulacre.

CHAPITRE II

Elle sera constante et ponctuelle à ses rendez-vous suivants. Le décor était posé et le ton, donné. Car nos séances avaient progressivement pris des allures de rituel familier. Après un bref instant passé dans la salle d'attente, elle entrait dans mon bureau ébauchant un discret sourire de satisfaction contenue. Elle commençait toujours par marquer un silence à attendre que je parle pour ensuite distiller avec malice quelque taquinerie çà et là, l'air de rien. Et, pour ma part, au lieu de recentrer le propos sur un éventuel problème à me livrer, je cédais le pas sur ma position officielle en nourrissant imprudemment nos échanges de plus en plus légers et récréatifs. Parvenait-elle alors et assez vite à briser la glace de mon sérieux professionnel pour m'entraîner dans ce doux et non moins subtil badinage. Ainsi, une sorte de complicité informelle et ludique s'instaurait entre nous au fil de nos entrevues. Et cette connivence, qui m'avait initialement dérangé, était devenue le principal attrait de la consultation. De surcroît, la satisfaction que me procuraient nos têtes à tête avait même gagné, à m'en étonner, le désir d'être ensemble à nouveau dans l'attente impatiente du prochain rendez-vous. S'exerçait, sur son initiative, une sorte de joute aimable et ludique à la manière d'une partie d'échec. Tendrement jubilatoire était ce jeu qui s'instaurait implicitement entre nous de telle sorte que le strict formalisme de la consultation était rendu dérisoire, vain. Elle avançait un à un ses pions sous formes de remarques ou de questions plus ou moins intrusives, indiscrètes ; et d'attendre ensuite ma réaction. À mon tour, devais-je répondre ou pas à ses provocations toujours plus audacieuses tout en m'efforçant de maintenir un semblant de contenance, eu égard à ma position. Mais, assez vite, recueillait-elle sans peine mon adhésion. Et l'obligation de soins qu'imposait ma fonction cédait définitivement le pas à la tentation de me laisser prendre à son invite distractive. Elle conservait l'air de rien une attention soutenue à mon endroit. Et, incidemment, elle poursuivait son entreprise « d'effeuillage » de mon enveloppe professionnelle pour aller à la rencontre de ma personne. Ainsi, et après plusieurs approches anodines, s'était-elle risquée à se renseigner sur mon état civil. Or, à défaut d'être normalement circonspect, et plutôt que d'esquiver sa curiosité vivace, je choisissais finalement de lui répondre. Je n'ignorais certes pas la portée de mon aveu. Mais, trop désireux de l’entendre révéler ses intentions à mon égard, je préférais de la sorte m'octroyer auprès d'elle avec délectation un gage de proximité. Elle savait donc, à présent, que le médecin qui